

Le locataire revisité

Roderick McGillis

Numéro 125, mai 2010

La haine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

McGillis, R. (2010). Le locataire revisité. *Moebius*, (125), 83–88.

RODERICK MCGILLIS

Le locataire revisité

À René Magritte et Roman Polanski

Je suis assis face à la fenêtre, en train de regarder une tête humaine qui monte lentement pour apparaître avant de descendre pour disparaître, et qui remonte, et redescend, et remonte, et redescend. Seulement une tête. Je ne distingue pas ses traits parce que je ne vois que l'arrière de la tête, une surface lisse et chauve qui ressemble à un ballon tandis qu'elle monte et descend. L'apparition de cette tête est d'autant plus surprenante que j'habite au quatorzième étage. Je ne saurais dire si elle appartient à un homme ou à une femme, bien que la calvitie soit plutôt masculine. Quoi qu'il en soit, la tête et moi avons le même champ de vision, sauf lorsqu'elle l'occulte en passant devant moi. Le mouvement de la tête a d'abord un effet hypnotique, mystérieusement soporifique et, au début, plutôt relaxant. Mais, au fur et à mesure que le temps passe et que la lumière change, le calme cède la place à l'irritation. Suis-je éveillé ou endormi ? Vais-je aller à la cuisine manger une pêche ? Ou puis-je me pencher et retrousser mon pantalon ou attacher mes lacets ? L'apparition/disparition de cette tête me fascine ; j'en attends chaque réapparition. Je voudrais connaître la couleur de ses yeux, savoir si elle sourit ou fronce les sourcils, la forme de ses pommettes, la fermeté de son menton. Je peux voir les oreilles ; je me demande ce qu'elles entendent. Je me demande ce que présage cette visite. Je garde les yeux fixés sur la fenêtre jusqu'à ce que la nuit tombe.

J'ai dû m'endormir. Lorsque j'ouvre les yeux, je suis toujours dans le même fauteuil confortable en face de la fenêtre et là, de l'autre côté de la vitre, monte et descend mon ami sans corps. Ou devrais-je dire mon ennemi sans corps? Tout à coup, je me souviens d'un film que j'ai vu une fois: *Le cerveau qui ne mourait pas*. Or il ne s'agit pas ici d'un cerveau mais d'une tête entière, complète, pour autant que je puisse voir. Peut-être les traits du visage sont-ils déformés; peut-être, au lieu des yeux, de la bouche et du nez, n'y a-t-il qu'une surface muette, une peau sans défaut. Ou encore peut-être s'agit-il du visage d'un extraterrestre, au-delà de mon imagination. L'attente me rend de plus en plus nerveux. La tête va se retourner et me regarder droit dans les yeux. Nous nous ferons face. Il y aura un temps mort. Nous allons nous mesurer l'un à l'autre, volonté contre volonté. Nous lutterons de toute la force de notre conscience, jouerons un psychodrame. Je suis certain de gagner, de vaincre cette créature étrangère, cet intrus dans la poussière de mon esprit. Si seulement il se retournerait pour me regarder. Si seulement il pivotait pour faire face à son destin, à mon regard, à ma volonté de fer. Que désire cette chose qui m'irrite par son manège incessant et insensé? Que veut-elle? On veut toujours quelque chose. On a toujours un désir à satisfaire. Le mien est de posséder cette chose, cette hideuse parodie d'être. Seule compte la possession. Posséder, c'est vivre; vivre, c'est posséder. Je ne saurais imaginer la vie sans cette présence insistante, anonyme, narquoise. Je ressens cette créature avec une intensité viscérale qui pénètre chaque fibre de mon être comme une douleur pétrifiante.

*

Qui frappe à la porte? Quelle est cette voix qui crie mon nom? «Glenn, mon ami, es-tu là? Ouvre!» Ouvrir? Jamais de la vie! Hé, je n'ouvre à personne. Maintenant fichez le camp et laissez-moi à mes pensées. Je n'ouvre pas la bouche; je ne suis pas là; la porte de la parole est fermée. Laissez-moi observer ce visiteur de l'autre côté de la vitre. Je me lève et m'avance vers la fenêtre dans l'espoir de trouver un meilleur point de vue. Peut-être ma présence

toute proche incitera-t-elle ce crâne monstrueux à se retourner vers moi. Je me place contre la vitre et pousse un grognement. Aucun effet. Je suis de plus en plus agité. Je pourrais quitter l'appartement, sortir de l'immeuble et regarder cette chose depuis l'autre côté de la rue, mais je me trouverais à quatorze étages en dessous. Enfin, treize. Cet immeuble ne reconnaît pas l'existence d'un treizième étage et celui où j'habite porte donc le numéro quatorze, mais je vis au treizième. La question est de savoir ce qui est important : le chiffre sur ma porte ou le nombre d'étages sous mes pieds ? La question est de savoir si les chiffres comptent. La question, merde ! est-ce seulement une question ? La seule chose qui compte, c'est de savoir exactement ce qui persiste à apparaître avec une régularité péristaltique derrière la paroi de verre. Est-ce qu'il y a un truc ? J'ai peut-être vraiment une fenêtre magique. Tout ce que je sais, c'est que cet enfant de putain derrière la vitre me connaît, lui. Je dois savoir ce qui se passe ici.

*

Il est temps de sévir. Je cherche quelque chose de suffisamment lourd et je me décide pour le fauteuil. Je le soulève, le fais basculer vers l'arrière et le balance de toutes mes forces contre la fenêtre. VLAN ! Le fauteuil rebondit sur le verre épais et je manque de perdre l'équilibre. Je frappe une deuxième fois, avec le même résultat. Je sens la sueur couler le long de mes tempes. J'en ai plein le cul. J'entends de violents jurons et je me rends compte qu'ils sortent de ma gorge. Je suis furieux et je ne sais pas pourquoi. Je crois que j'ai atteint mes limites. Je balance encore et encore le fauteuil contre la fenêtre, en vain. Ouais, je t'aurai, ma jolie, je t'aurai. Le monde n'est pas assez grand pour nous deux. Tôt ou tard, l'un de nous devra partir, et je fais face à l'est. Par la fenêtre, je regarde cette chose grotesque qui flotte avec légèreté et je ressens une profonde nausée.

*

J'ai quitté l'appartement. Je me trouve à présent dans la rue, entre mon immeuble et celui d'en face. Je plisse les yeux en direction de ma fenêtre, même si je sais que c'est inutile. Mais j'ai un plan. J'ai apporté mes jumelles et je vais me frayer un chemin jusqu'à l'appartement qui fait face au mien pour observer directement chez moi. Et je planterai mes yeux dans ce visage qui refuse de me regarder. Alors je monte jusqu'au quatorzième étage – au treizième, en réalité, comme chez moi – de l'immeuble voisin. J'essaie une ou deux portes. Soit les gens sont frappés d'horreur par mon apparition, soit ils se montrent bien disposés. Dans les deux cas ils me sont étrangers, des créatures qui veulent prendre ma place. Je me force à être poli avec eux. Je souris et souris encore tout en me sentant barbare. Avant de trouver le bon endroit, j'ai réussi à m'introduire dans deux appartements, mais j'ai été déçu par la perspective offerte par leurs fenêtres. Finalement, je trouve la bonne fenêtre. Les habitants de l'appartement feignent d'être aimables et me demandent si je désire une tasse de thé. Non, je dis, je veux juste jeter un coup d'œil par la fenêtre. Je leur demande s'ils ont vu quelque chose en face, à la hauteur de ma fenêtre. Évidemment, ils me répondent que non. Tout ce qu'ils voient, c'est un immeuble qui est une réplique du leur. Ils sont aveugles, ces gens, avec leur fausse bienveillance. Ils m'offrent du thé pour masquer leur peur et leur haine. Je sais que je les dégoûte. Ils me croient fou, ou ignorant, ou grossier – un barbare dans leurs plates-bandes. On dirait qu'ils marchent sur des œufs pour éviter de déclencher une explosion de violence chez ce rustre qui vient de faire irruption chez eux. Ils me traitent comme un enfant, et j'essaie de sourire et de rester calme, alors que je bouillonne à l'intérieur. Je voudrais tout détruire sur mon passage jusqu'à ce que je me retrouve face à face avec cette chose flottante dont je sais qu'elle n'a pas quitté ma fenêtre. Alors je les remercie poliment et me dirige vers leur fenêtre. Je lève mes jumelles et regarde de l'autre côté de la rue. Je cherche ma fenêtre et fais le point dessus. Je distingue l'intérieur de mon appartement et ses murs que je connais si bien, et le fauteuil brisé à peine visible derrière le rebord. Durant quelques secondes, je ne vois rien. Puis émerge lentement une forme familière.

Elle s'élève jusqu'à être pleinement visible dans le champ.
Nous nous regardons dans les yeux.

*

Alors, qu'est-ce que tu penses de ça, mon ami? Me voici revenu dans mon appartement, préparant mon prochain voyage. J'en suis venu à un compromis avec mon visiteur. J'aurais dû savoir depuis le début pourquoi il était venu. C'est un invité régulier. Pas de problème. Il se contente de rester près de la vitre et opine du chef quand je décide de reprendre la route. Il me rappelle qu'il en faut beaucoup pour rire, mais que ça prend un train pour siffler. Alors je m'en irai vers l'ouest en hurlant dans la nuit.

Traduction : Laurent Chabin

